

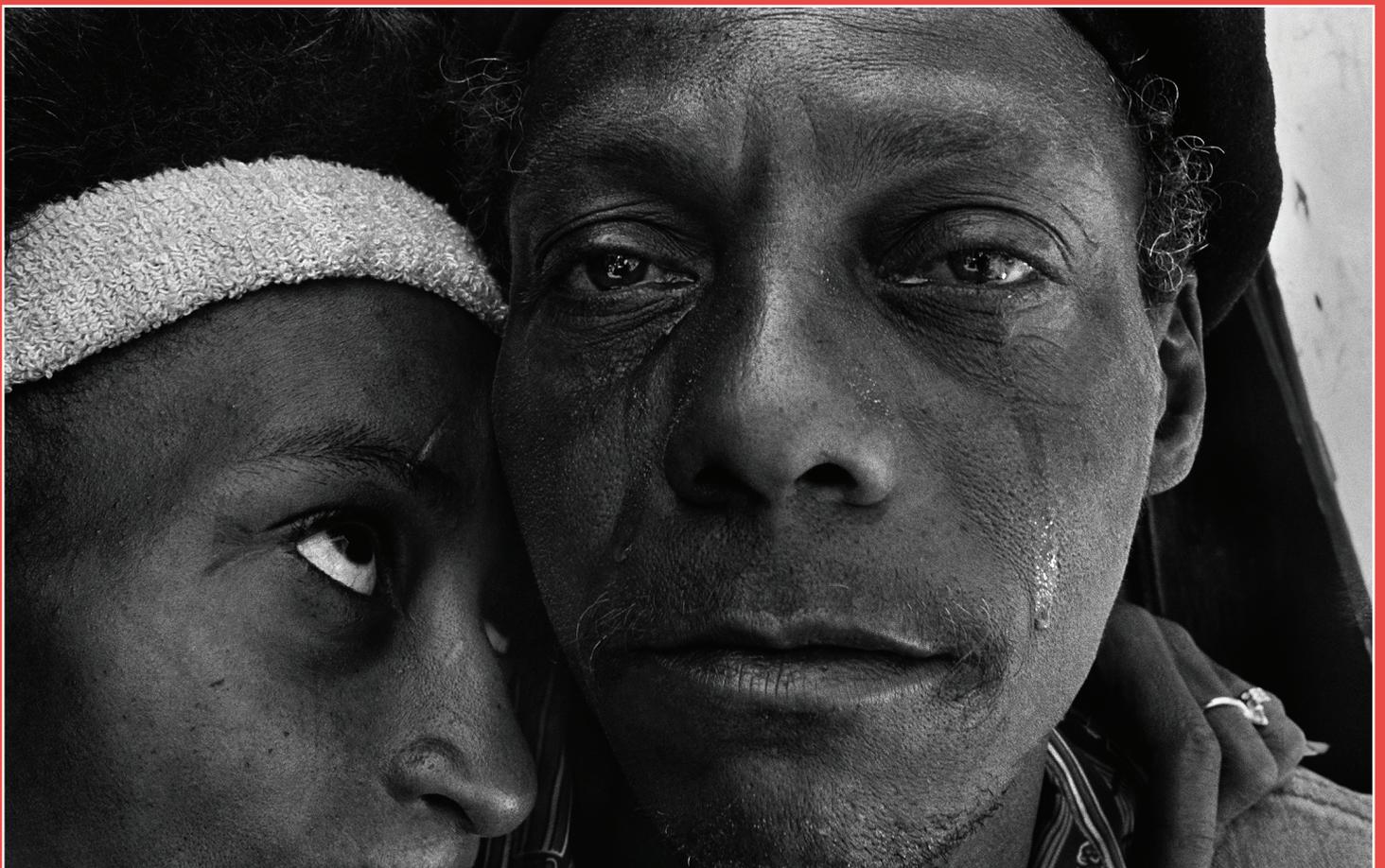
Eugene Richards

The Run-On of Time
La course du temps

23 octobre 2017 au 10 janvier 2018

exposition ouverte tous les jours

de 10h à 19h



New York City, New York, Shantytown, 1986. Tout juste sorti de prison, Fred est accueilli par Rose, son ex-petite amie.

Eugene Richards

The Run-On of Time - La course du temps

Exposition

du 23 octobre 2017 au 10 janvier 2018
ouverte tous les jours de 10h à 19h

TARIFS

Plein tarif (accès Toit + Arche du Photojournalisme) : 19 €

Tarif accès toit de la Grande Arche : 15 €

Tarif étudiants (-26 ans et sur présentation de la carte d'étudiant) : 10€

Tarif enfant (de 6 à 18 ans) : 7 €

Gratuit pour les - 6 ans

Tarif chômeurs, + 65 ans & handicapés : 12 €

Tarif scolaire : 7 €

Tarif unique accès Arche du Photojournalisme : 4 €

Gratuit pour les -16 ans

www.lagrandearche.fr

[#lagrandearche](https://twitter.com/lagrandearche)

TRANSPORTS EN COMMUN

RER A, Transilien & Tramway : Arrêt La Défense Grande Arche

MÉTRO : ligne 1 - arrêt la Défense Grande Arche

BUS : 141 / 144 / 159 / 246 / 272 / 275 / 378 / 262 / 161 / 174 / 360 / 160 / 258 / 541 / 73

PARKING Centre Commercial P1 et P2

Eugene Richards

The Run-On of Time - La course du temps

S'il n'avait pas atteint l'âge de la majorité en 1969, année où les États-Unis menaient toujours une guerre impopulaire au Vietnam, Eugene Richards n'aurait pas été le même photographe, celui qui s'est concentré dès le début de sa carrière sur les problèmes de la société américaine.

Après avoir refusé d'effectuer le service militaire obligatoire et en attendant d'éventuelles poursuites judiciaires, il s'inscrit dans un programme d'études supérieures sous la direction de Minor White, photographe d'art, mais se sent de moins en moins solidaire de son pays et de plus en plus en colère contre lui. Il choisit alors de rejoindre en tant que volontaire les forces civiles de VISTA, un programme créé depuis peu dans le cadre de la lutte contre la misère aux États-Unis. À cette époque, il s'intéresse davantage à l'action sociale qu'à la photographie.

Affecté dans le delta de l'Arkansas, il travaille auprès des plus démunis. Puis avec d'autres bénévoles, ils ouvrent un centre de services sociaux de proximité et créent un journal local, Many Voices. C'est à ce moment-là qu'il commence à prendre des photos lorsqu'il dispose d'un peu de temps.

Son intention est de mettre en lumière ces personnes qu'il rencontre, ces personnes qui doivent lutter pour s'en sortir.

Les victimes de la misère, de la ségrégation sociale et raciale, de la violence, les handicapés mentaux qu'on enferme, les soldats durement éprouvés par la guerre, les médecins et personnels soignants harassés, les victimes de la drogue ; il prête à chacun d'entre eux une écoute et un regard attentifs pour nous les présenter à travers des images empreintes de bienveillance et d'empathie, témoignant d'un profond respect pour l'humanité.

Les photos de Eugene Richards sont mélancoliques, presque toujours en noir et blanc, et isolant parfois les personnages dans des paysages tourmentés.

Pour la première fois à Paris, une grande rétrospective de Eugene Richards présente près de 160 tirages comme autant de témoignages.

Présenter le travail de ce photographe majeur nous semblait essentiel.

Jean-François Leroy

Directeur artistique de l'Arche du photojournalisme

1- Dorchester Days

« Grandir à Dorchester, cela n'avait rien d'extraordinaire. Je faisais ce que mes parents me disaient de faire et menais mon petit bonhomme de chemin ; j'étais un gamin grassouillet qui jouait autour de notre maison verte et jaune à trois étages. Je me souviens des fêtes de Noël en famille, des disputes (fréquentes) entre mes parents, des prises de bec avec ma sœur et du jardin de devant rempli de roses trémières blanches et roses. Mais je n'ai pas beaucoup de souvenirs de ma grand-mère qui est morte à la maison, ni des Juifs, des Italiens et des Irlandais qui étaient nos voisins sur Julian Street.

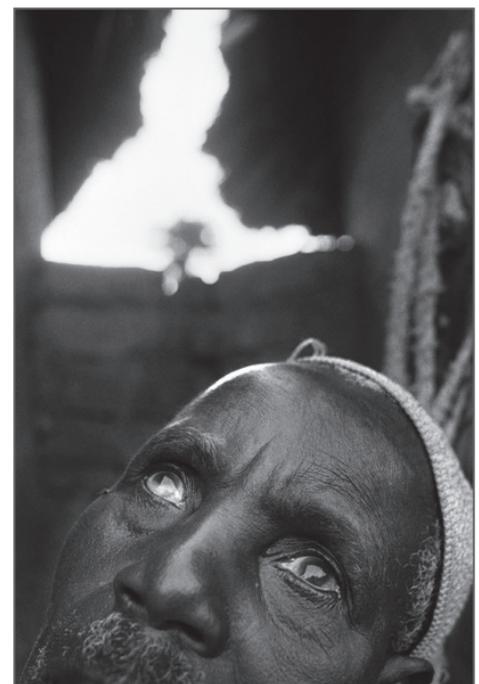
Aujourd'hui je ne suis plus vraiment un gamin et le quartier n'est plus ce qu'il était. Il est plus délabré, plus menaçant ; un mélange sinistre de vieux de la vieille et d'immigrés, d'aspirations bourgeoises et de misère sans nom. Sur Dudley Street, après avoir passé Columbia Road, il y a une salle de cinéma condamnée, un cordonnier polonais, un magasin discount et des pubs irlandais. Un peu plus loin, on voit des immeubles surpeuplés, un local commercial reconverti en église avec une croix en néon, et des petites boutiques mal éclairées qui vendent de tout : des fers à défriser, des pipes à cannabis ou des statues du Sacré-Cœur de Jésus. »



2- Inside the Story

« Dans mon métier, les reportages m'ont souvent conduit dans des endroits que je connaissais peu. Le travail consistait d'abord à illustrer les idées des autres, en gardant à l'esprit le sujet souhaité par le rédacteur en chef du magazine. Mais une fois sur le terrain, j'étais de plus en plus impliqué et réceptif à ce que je voyais devant moi.

Voici donc quelques images éparses qui, je le crains, ne cachent au spectateur autant qu'elles ne révèlent. Autrement dit, c'est du mauvais journalisme pour ceux qui sont à la recherche de faits et de limpidité, ou du journalisme de meilleure qualité pour ceux qui préfèrent connaître le ressenti visuel et émotionnel du moment. »



3- Living Poor in America

Cela fait près de trente ans que Eugene Richards a publié *Below the Line: Living Poor in America*, un livre qui a fait polémique. Si les critiques ont applaudi le fait que ces sujets soient révélés au grand public, ils ont aussi reproché au photographe de ne montrer qu'une vision négative du pays, dépourvue d'espoir. Richards a alors répondu qu'il s'agissait là de portraits de personnes qui luttent. Qu'elles luttent contre les préjugés, la ségrégation sociale et les maigres possibilités d'améliorer leur sort.

Below the Line réunit des entretiens enregistrés et des photographies prises au cours d'un voyage de sept mois à travers l'Amérique.

« Je me suis rendu dans les zones rurales du Dakota du Sud pour passer du temps avec Ralph Timmerman, un agriculteur amputé d'un bras qui se battait pour conserver l'exploitation familiale lourdement hypothéquée. Je suis allé ensuite dans la ville frontalière de Brownsville, au Texas, pour rencontrer Dolores Garcia et ses enfants ; puis dans le delta de l'Arkansas et à Chicago, et enfin dans les montagnes du Tennessee.

L'histoire d'une personne m'en faisait découvrir d'autres. Dans le Dakota du Sud, au contact des agriculteurs en grande difficulté, je ne pouvais m'empêcher de penser aux travailleurs migrants qui eux aussi labourent la terre, mais pour le seul bénéfice des propriétaires. Une famille que j'ai rencontrée dans les montagnes du Tennessee arrivait à peine à assurer son maigre train de vie : alors comment les nouveaux arrivants en Amérique pouvaient-ils s'en sortir, confrontés à une nouvelle langue, de nouvelles habitudes, et souvent un accueil hostile ? Dans le delta de l'Arkansas, les petits-enfants des métayers vieillissants et las que j'ai photographiés n'attendaient qu'une chose : quitter la maison pour s'installer dans les grandes villes, espérant qu'elles leur offriraient des perspectives plus prometteuses. »



4- Notions of Family

« Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point le concept de la famille était vague avant de commencer un reportage sur la famille américaine pour le magazine *LIFE* en 1990 (*"The American Family"*). Au cours des réunions de préparation, les rédacteurs s'interrogeaient

sur le sens du mot « famille » : fallait-il commencer la série d'articles par la naissance d'un premier enfant, ou était-ce trop banal ? Comment faire des photos d'accouchement qui soient de bon goût et acceptables pour les lecteurs du magazine ? Les débats devenaient vite passionnés. Fallait-il faire un sujet sur un homme père de douze ou treize enfants au risque de donner l'impression qu'on célébrait sa virilité ? Avec un reportage consacré aux adolescents parents avec leurs bébés, ne donnerions-nous pas le mauvais exemple ? Quant à mon essai photographique sur deux homosexuels qui élevaient seuls leur enfant, ils l'ont ignoré. Il n'a jamais été publié. »



5 - Cocaine True, Cocaine Blue

À travers trois communautés représentatives (Red Hook Houses à Brooklyn, East New York et North Philadelphia), *Cocaine True, Cocaine Blue* est un compte rendu de la vie dans les cités aux États-Unis, dans ces quartiers où ce qu'on a appelé « la guerre contre la drogue » a échoué. Un témoignage sur les effets de ces drogues qui déchirent les quartiers, attisent les conflits raciaux et ruinent d'innombrables vies, dont beaucoup à peine commencées.

« Alors qu'on marche dans la cité, on a soudain l'impression de se mettre à rêver. Entre les immeubles, au-delà des bâtiments délabrés sur la rive de Brooklyn, une ville apparaît, flottant comme dans un conte pour enfants. Dans un scintillement d'or pâle, les gratte-ciel et les tours du sud de Manhattan émergent de la brume de l'East River, semblant incarner la richesse,

le pouvoir et les multiples possibilités qu'offre la vie. Mais dès qu'on se retourne vers Red Hook Houses, cet horizon radieux s'évanouit.

Les dealers sont là en permanence, à aller et venir sans cesse. Ils quittent le trottoir pour aller sur les bancs, reviennent vers le trottoir avant de repartir sous les arbres ou près du mât du drapeau. Lorsqu'ils approchent, ce sont leurs chuchotements qui les trahissent. Les offres, les prix, les menaces, ici tout se chuchote. Des chuchotements qui font fuir les passants. Ils chuchotent même quand ils sortent leurs armes. »



6 - The Knife and Gun Club



« Ici, c'est un monde méconnu et dont les gens ignorent tout. Mon ex-femme n'a jamais compris et ne comprendra jamais cet endroit, ni les choses épouvantables et les choses merveilleuses qui s'y passent. Je lui racontais pourtant, mais je pense que personne ne peut comprendre à moins d'y passer du temps pour voir les larmes, les rires, l'ennui et le sang. »

John Yakovich, *médecin*

Surnommé « *The Knife and Gun Club* » (le club des couteaux et des pistolets), l'hôpital central de Denver est un établissement de santé renommé, et controversé aussi. Eugene Richards s'y est rendu pour faire un

reportage sur la médecine d'urgence, mais il a su très vite qu'il ne pourrait s'empêcher d'y revenir après. Et il y est retourné de nombreuses fois, passant de douze à vingt heures dans les salles de traumatologie et de médecine d'urgence, ou en dehors de l'hôpital, dans les ambulances. Témoin de la douleur terrible, des décisions de vie ou de mort, et parfois de moments de joie, il a fini par voir le service des urgences comme un microcosme de la vie : la réanimation d'une personne en arrêt cardiaque est une promesse d'avenir ; une intervention de six heures pour une blessure par balle exprime la douleur d'un meurtre ou d'une guerre.

7 - A Procession of Them

Peu d'êtres humains dans ce monde subissent autant de cruauté et de négligence que les handicapés mentaux. Ceux qui ont été classés malades mentaux sont souvent abandonnés ou enfermés dans des institutions psychiatriques surpeuplées, insalubres, en sous-effectif, où la prise en charge médicale et psychologique est minime, voire inexistante. Les mineurs cohabitent avec les adultes, les valides avec les invalides. Les violences physiques et



sexuelles ne sont pas signalées. Des sans-abri, des personnes âgées sans famille et des épileptiques sont eux aussi placés en asile psychiatrique, faute de logements adaptés. Confinés dans des cellules comme en prison, sans chauffage, avec des sanitaires immondes, devant se laver à l'eau glacée, assommés de médicaments, ces patients errent sans surveillance dans de vastes salles, passant leur vie dans l'ombre.

En tant que journaliste, et plus tard bénévole pour une association de défense des droits de l'homme, Eugene Richards a eu accès à des institutions psychiatriques au Mexique, en Arménie, au Paraguay, en Hongrie, au Kosovo et en Argentine.

« C'est comme s'il existait un accord mondial tacite : dès lors qu'une personne est diagnostiquée malade mentale, on est libre d'en faire ce qu'on veut. »

8 - Lima State Hospital

« L'hôpital psychiatrique pénitentiaire se trouve à cinq kilomètres du centre-ville de Lima (Ohio). Je passe au détecteur de métaux, puis longe le couloir principal sécurisé par des grilles électriques. L'appel des patients commence à 6h30 ; le petit déjeuner à 7h05.



« La cellule de Willie – à peine plus de quatre mètres carrés – est peinte en vert sombre. Partout sur les murs, des photos de femmes : des pin-up à poil, des playmates et la "régulière" de Willie, une fille de 18 ans qu'il a rencontrée par l'intermédiaire d'un réseau de correspondants. Tout en haut, la photo de son fils de 7 ans.

C'est la deuxième fois que je viens voir Willie. Je lui pose la question qu'on m'a conseillé de ne pas lui poser : quel crime a-t-il commis ? Il s'allonge sur le dos, la lumière crue éclaire une moitié de son visage, méchamment marqué par l'acné, l'autre moitié est dans l'ombre.

Lorsqu'il se décide à parler, il me dit qu'il y a trois ans, il a tué sa femme parce qu'il voulait récupérer la garde de son fils. *"C'est comme si j'étais devenu un sauvage. Incapable de me maîtriser. Comme si mes yeux lançaient des flammes. Je me souviens d'avoir attrapé quelque chose, une bouteille de soda, et de l'avoir frappée avec. Je me souviens que je n'ai pas marché mais couru jusque dans cette chambre, j'étais comme déchaîné. J'ai attrapé ce pistolet et je lui ai couru après. Je me souviens d'avoir armé le percuteur, et PAN, réarmé le percuteur, PAN, réarmé le percuteur, PAN. Et avant de m'en rendre compte, j'avais tué ma femme. Elle était morte et je ne le savais même pas encore."* »

9 - Exploding into Life



« C'est bien moi sur celle-là, là aussi, et là encore.

Toutes ces photographies sur lesquelles je reconnais mon visage brûlant de terreur. »

Dorothea Lynch

En 1978, Dorothea Lynch a 34 ans quand on lui annonce qu'elle a un cancer du sein. Pour tenter de dominer sa maladie et partager son expérience, elle demande à Eugene Richards, son ami et amoureux de longue date, de documenter son combat en images, tandis qu'elle écrira un journal. Alors qu'elle commence les thérapies, Dorothea et Eugene éprouvent la nécessité, en tant qu'êtres humains et journalistes engagés, de témoigner de la vie d'autres femmes qui luttent contre la maladie. Après de longs mois au cours desquels la plupart des hôpitaux de la région de Boston refusent leur reportage, ils reviennent au récit de Dorothea.

Le livre *Exploding Into Life* sera publié en 1986, trois ans après la mort de Dorothea Lynch.

10 - Stepping Through the Ashes

« Derrière les palissades du World Trade Center, le site a pu être vu comme une scène de crime, comme une horreur, ou très vite comme une attraction touristique. Lorsque j'observe longuement le centre-ville, j'y vois un lieu où reposent les personnes disparues, un lieu pour le deuil, le recueillement et l'introspection.

L'expression "marcher dans les cendres" [stepping through the ashes] faisait partie de l'éloge funèbre d'un pompier entendu dans une église de Brooklyn. Après avoir rappelé que les recherches continuaient pour retrouver les corps dans les cendres et la désolation du World Trade Center, le prêtre a encouragé ceux qui étaient présents à réfléchir longuement à ce qu'ils venaient de vivre. Nous devons méditer sur ce que nous ressentons face à cette violence croissante contre des innocents, contre les non-combattants. En regardant les ruines de Ground Zero, on doit penser au ghetto de Varsovie, à Sarajevo, à Dresde sous les bombes incendiaires, à la dévastation nucléaire d'Hiroshima. On doit réfléchir aux pertes causées par cette violence : la beauté perdue, les vies perdues, les familles perdues, l'intelligence perdue, l'espérance perdue. »



11 - War is Personal

« On était en 2006, plus de trois ans après le commencement de la guerre en Irak. Aucune arme de destruction massive n'avait été trouvée. Des dizaines de milliers d'Irakiens morts ou blessés. Plus de 2 000 morts et un nombre croissant de dépressions et de suicides parmi les soldats américains. Et pendant ce temps-là, le Congrès et les médias discutaient du coût de la guerre : pour le pays en termes d'image, pour le Trésor, et pour le président en termes de popularité. Troublé par cette indifférence croissante face à la tragédie irakienne et par ma propre inaction, j'ai entamé ce qui allait devenir un parcours de plusieurs années pour témoigner de la vie de ces Américains qui avaient été durement éprouvés par la guerre.

War is Personal est une étude sur des vies bouleversées, la chronique de différentes expériences, de différentes perceptions de ce que signifie prendre part à la guerre, combattre, attendre, faire le deuil, continuer à vivre quand ceux que vous aimez ne sont plus là. »

Tomas Young

« C'était le quatrième jour de Tomas en Irak. Ils étaient à Sadr City, bastion de l'insurrection. Tomas était dans un camion non blindé, tellement bondé de soldats qu'il lui était impossible de voir à l'extérieur. Les balles ont commencé à pleuvoir de partout, déchirant le métal, frappant la plupart des hommes. Tout à coup Tomas a senti son corps s'engourdir. Il a vu son M16 tomber sans pouvoir le retenir. Il n'y avait aucune trace de sang sur son uniforme alors que d'autres en étaient couverts, en crachaient. Il ne ressentait aucune douleur. Pourtant il lui a suffi de quelques secondes pour comprendre que ce qu'il lui arrivait aurait des conséquences irrémédiables sur le reste de sa vie. Il a essayé de crier, de supplier qu'on l'achève, mais seul un murmure inaudible s'est échappé de ses lèvres. »



Princess Samuels

« On n'est jamais préparé pour ce genre de choses. Elle était étendue, la tête sur un coussin. Ses cheveux noirs étaient coupés court. Sa peau brune avait pris la couleur de la cendre. On voyait qu'elle avait été belle, mais ce jour-là elle paraissait bien plus âgée que ses 22 ans. Malgré son uniforme, elle semblait frêle, anguleuse, fragile. Ses yeux étaient fermés, mais personne n'aurait pu la croire simplement endormie.

Les proches avançaient lentement vers le cercueil, dans une file qui se prolongeait jusqu'au fond de l'église. On entendait juste leurs pas lourds et quelques murmures. Certains s'arrêtaient pour toucher la main de Princess ou dire une prière. Un vieux monsieur s'est éloigné en secouant la tête. "Quel gâchis", a-t-il soupiré. Le visage baigné de larmes, une femme s'est penchée sur Princess pour lui donner un dernier baiser. »



Dusty Hill, *Mineral, Illinois*

« Je répétais toujours que je ne voulais pas d'enfants, que je n'étais pas prêt pour ça. Mais le jour où Sarah m'a annoncé qu'elle était enceinte, j'ai commencé à voir les choses autrement. J'ai arrêté de boire. Plus une goutte depuis ce jour-là. Tu sais, depuis l'Irak, ma vie a complètement changé. Quand j'ai pu rentrer chez moi, ça m'a aidé à tout relativiser. C'est triste de voir les gars qui sont partis là-bas, qui se sont battus pour leur pays, et qui maintenant sont là à ruminer que leur vie est foutue à cause de la guerre. Comme je dis : *"Partez à la guerre, mais laissez-la là-bas quand vous rentrez, ne la ramenez pas chez vous."*

Aujourd'hui je peux changer les couches de ma petite fille, la faire manger. J'arrive à bien m'en occuper. J'ai encore des sensations dans la main gauche, alors je peux toucher son front pour m'assurer qu'elle n'a pas de fièvre, ou son biberon pour vérifier qu'il n'est ni trop chaud ni trop froid. J'ai eu de la chance. »



Nelida Bagley

« Jose était le plus jeune chef de police de toute l'histoire de l'État du New Hampshire. Il faisait des études pour devenir avocat. Mais il avait déjà intégré la garde nationale quand ils ont lancé un appel aux volontaires. Ils étaient en faction devant un poste de la police irakienne quand une voiture piégée a explosé. Lorsqu'ils ont retrouvé Jose, son corps était toujours dans le Humvee, mais la partie gauche de son cerveau avait été projetée dans le sable.

J'ai reçu un appel. *"Nous devons vous informer que votre fils a eu un accident. Ils sont en train de l'opérer."* Ils ne savaient pas si sa blessure était grave. J'ai rappelé. Et rappelé encore, toutes les heures. Ils ont fini par me dire que c'était une blessure à la tête. *"C'est grave ?"* – *"Je dois encore l'examiner, je vous rappelle dès que j'ai fini."* Je lui ai demandé dans combien de temps, et comme il ne répondait pas j'ai crié : *"Je suis sa mère, pour l'amour de Dieu !"* »



Paula Zwillinger, *Lagrangeville, New York*

« À l'enterrement de mon fils, j'ai regardé le cimetière et compté les stèles dans sa rangée. Peu après il y a eu une nouvelle rangée, et encore une autre. J'ai rencontré Juan là-bas. Il avait perdu sa fiancée, la première infirmière tuée en Irak, mais elle était toujours dans son cœur. Il y avait aussi cette petite fille qui avait cessé de parler depuis qu'elle avait appris que son père était mort. Et elle ne parle toujours pas.

Alors maintenant, quand je vais au cimetière, je ne compte plus les tombes dans la rangée de mon fils, je compte celles qui ont été ajoutées en face. Ce qui me trouble le plus, c'est le vide qu'on perçoit dans les yeux de ceux qui viennent au cimetière, surtout les militaires. Ils parcourent les allées, hagards, à la recherche d'un nom gravé sur la pierre. Alors on s'approche pour leur demander s'ils vont bien, et ils répondent : *"Oui, ça va."* »



Carlos Arredondo, Roslindale, Massachusetts

« Lorsque je me suis approché du cercueil de mon fils, j'ai eu peur de ne pas le reconnaître parce qu'on ne nous avait pas dit comment il était mort. On ne nous avait pas dit qu'il avait une blessure à la tempe et un trou de sept centimètres derrière la tête. Mais c'était bien lui. En le regardant, étendu dans le cercueil, je me suis dit qu'il ne respirait plus, qu'il avait l'air un peu différent, un peu plus âgé, que ses cheveux étaient un peu plus longs. Je me suis penché pour l'embrasser, pour toucher sa tête, ses mains, ses doigts, ses épaules, ses jambes, pour m'assurer qu'il les avait toujours. Je me suis allongé sur le cercueil, au-dessus de mon fils, et je lui ai demandé pardon de n'avoir rien fait pour empêcher ça. Rien. »



Mona Parsons

« Mona a appelé son fils : "C'est l'heure." Jeremy a déposé son sac dans l'entrée et a couru dans la chambre des enfants. Il s'est penché pour embrasser Al, son fils de deux ans endormi dans son berceau, et a serré sa fille Pearl dans ses bras. Sa femme était effondrée sur le canapé, il a pris son visage entre ses mains pour tenter de la consoler. Depuis que l'heure de son retour en Irak approchait, Maricar avait des crises d'angoisse, des accès de pleurs, des cauchemars récurrents. Elle entendait des coups de feu, voyait des voitures exploser, des hommes armés de couteaux couvraient la tête de Jeremy d'une longue cagoule noire. Alors Jeremy l'a serrée contre lui, il s'est éclairci la voix et lui a promis qu'il serait bientôt de retour, qu'il l'aimait. Elle s'est crispée : "Si tu m'aimes vraiment, tu ne partiras pas." »



Gail Ulerie, Richmond Heights, Ohio

« Lorsqu'il a été rapatrié, ils lui avaient enlevé une partie de son crâne. Avec un ordre NPR, "Ne pas réanimer". Quand il est rentré à la maison, Shurvon ne pesait plus que 40 kilos. Je pouvais le soulever comme un enfant.

La nuit dernière, impossible de dormir avant 2 heures du matin et j'étais réveillée à 3h30. Je l'ai tourné, j'ai dégagé ses voies respiratoires. Ensuite je me suis relevée à 6 heures pour lui donner ses médicaments et vider sa poche. Cet après-midi, je vais m'écrouler sur le canapé pour essayer de faire une sieste, mais si Shurvon tousse ou appelle, il faut que je sois là. Lorsqu'il commence à tousser, il retient sa respiration et après il a des spasmes. C'est pour ça que je reste avec lui dans sa chambre, parce que si je dors trop confortablement dans mon lit, je pourrais ne pas l'entendre. Et si je ne l'entends pas, je risque d'arriver trop tard. »



12 - Few Comforts or Surprises



Aujourd'hui on parle du delta de l'Arkansas ; à d'autres moments on l'a appelé l'âme du Sud, la terre des possibilités... ou du déterminisme racial, ou encore le pays oublié de Dieu. Eugene Richards s'y est rendu la première fois en 1969, moins d'un an après l'assassinat de Martin Luther King Jr. À l'époque, les habitants du delta vivaient au rythme du coton et sous le poids de la religion, des préjugés et de la misère.

Ce lieu empreint de tristesse et de beauté a exercé un tel attrait sur lui qu'il y est resté plus de quatre ans, travaillant comme assistant social, journaliste et photographe jusqu'au jour où le centre de services sociaux et le journal qu'il avait aidé à créer ont dû fermer leurs portes.

13 - Red Ball of a Sun Slipping Down

« On traverse le Mississippi pour arriver dans l'Arkansas, là où le paysage commence à ressembler à une peinture abstraite ; de vastes champs très plats s'écrasent contre le ciel. Au nord de l'autoroute, un camp de travailleurs migrants aux murs criblés de balles, et au loin des tracteurs qui soulèvent des nuages de poussière. Pas une seule âme en vue. On est au mois d'août et rien de tel que la chaleur pour cloîtrer les gens chez eux.



On quitte Marianna avec sa statue du Général Robert E. Lee et son centre-ville moribond, et on tombe sur un champ de coton où se trouvaient les cabanes des métayers, une rangée de quatre ou cinq cabanes côte à côte, posées sur des blocs de béton. Leurs toits de tôle vibraient dans le vent ; en plein soleil, les carreaux fêlés des fenêtres scintillaient. Mais il commence à faire nuit, pas assez de lumière pour prendre des photos, alors on s'assoit et on reste là. Par cette chaleur accablante, caché de la route, on s'abandonne à la rêverie et on laisse venir les images : deux fillettes, de simples silhouettes, qui courent l'une après l'autre, jusque dans l'ombre, puis réapparaissent subitement ; la rangée de cabanes de métayers qui disparaît dans les flammes ; l'épicier de Wynne qui prend son fusil et le pointe. Et comme cela arrive chaque fois que l'on revient dans le Delta, l'intervalle entre les événements du passé et ceux du présent commence à s'estomper. »

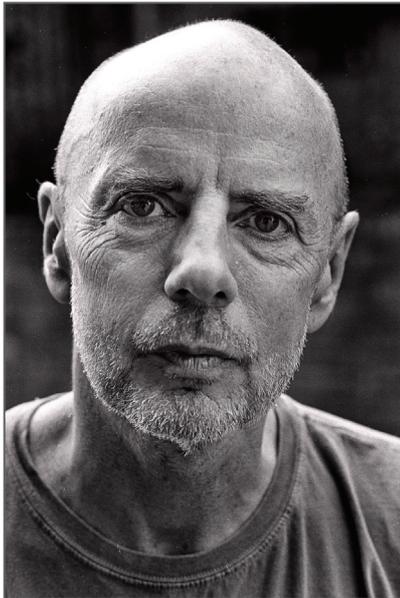
14 - Soon as I Get to the Mountain

« À la lumière de notre dernière élection présidentielle, il est de plus en plus évident que les Américains connaissent très peu leurs concitoyens et, par conséquent, se connaissent mal eux-mêmes. J'ai choisi ce titre, *Soon as I Get to the Mountain*, pour un projet en cours, à peine commencé, et qui ne sera probablement jamais achevé. Il s'agit d'une virée en voiture à travers mon pays (projet banal s'il en est), en voyageant sans carte ni autre objectif que de découvrir ce qui se présente, ce qui est beau et ce qui l'est moins. Je ne suis plus un jeune homme, mais un homme de 73 ans qui a besoin de croire que chaque jour est un commencement, de croire qu'il reste quelque chose à dire sur ce pays qui n'ait pas encore été dit, dans ce moment où notre peur croissante de l'autre risque de nous voir nous entre-déchirer davantage. »



Eugene Richards

© Jocelyn Bain Hogg



Né à Dorchester (Massachusetts, États-Unis), Eugene Richards obtient un diplôme en littérature anglaise et en journalisme avant d'étudier la photographie avec Minor White. Militant actif dans l'opposition à la guerre du Vietnam, on lui propose en 1969 un service civique comme alternative au service militaire obligatoire. Il intègre alors VISTA (Volunteers in Service to America, forces civiles au service de l'Amérique) et est affecté dans l'est de l'Arkansas où il participe à la création d'une association à caractère social et d'un journal local qui publie des articles sur le mouvement noir et le Ku Klux Klan. Son premier livre paraît en 1973, *Few Comforts or Surprises: The Arkansas Delta, suivi de Dorchester Days* (1978), un portrait du quartier où il a grandi.

Eugene Richards publie par la suite d'autres livres, dont *Exploding Into Life* (1986), qui retrace la lutte de sa première femme contre le cancer du sein ;

Cocaine True, Cocaine Blue (1994), une étude de l'impact des drogues dures sur les villes américaines ; *The Fat Baby* (2004), un recueil de quinze essais photographiques réalisés pendant et en dehors de ses missions ; et *War Is Personal* (2010), un témoignage en textes et photographies sur les conséquences de la guerre en Irak. Ses livres les plus récents sont *Red Ball of a Sun Slipping Down* (2014), sur la vie dans le delta de l'Arkansas il y a quarante ans et aujourd'hui, et *The Run-On of Time* (2017), une rétrospective complète de son travail.

Eugene Richards s'est vu décerner un grand nombre de prix, dont le Guggenheim Fellowship, le W. Eugene Smith Memorial Award, le Infinity Award du Centre international de la photographie, le Prix Kraszna-Krausz du meilleur ouvrage photographique et un Visa d'or d'honneur du *Figaro Magazine*.

Ses photographies sont notamment exposées au Metropolitan Museum of Art et au Centre international de la photographie (New York), au Centre Pompidou (Paris), au musée Folkwang (Essen, Allemagne) et au Smithsonian American Art Museum (Washington).

**LA
GRANDE
ARCHE**
Le Photojournalisme

CONTACTS PRESSE

TOIT DE LA GRANDE ARCHE

MY RP / BPFConseil

Béatrice Parrinello-Froment & Justine Germond

beatriceparrinello@bpfconseil.com

justine@bpfconseil.com

06 63 72 16 06

ARCHE DU PHOTOJOURNALISME

2e BUREAU - Sylvie Grumbach, Martial Hobeniche

archeduphotojournalisme@2e-bureau.com

01 42 33 93 18

www.2e-bureau.com



Brooklyn, New York, 1993. Une grand-mère se rafraîchit dans une pataugeoire pendant que sa petite-fille asperge de l'eau avec une casserole sous le pont de Manhattan.

© Eugene Richards "The Run-On of Time"